

J3377eb/4./

LA

LANGUE HÉBRAÏQUE

RESTITUÉE,

ET LE VÉRITABLE SENS DES MOTS HÉBREUX

RÉTABLI ET PROUVÉ

PAR LEUR ANALYSE RADICALE :

OUVRAGE dans lequel on trouve réunis :

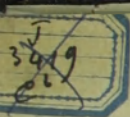
- 1°, Une DISSERTATION INTRODUCTIVE sur l'origine de la parole, l'étude des langues qui peuvent y conduire, et le but que l'Auteur s'est proposé ;
- 2°, Une GRAMMAIRE HÉBRAÏQUE, fondée sur de nouveaux principes, et rendue utile à l'étude des langues en général ;
- 3°, Une série de RACINES HÉBRAÏQUES, envisagées sous des rapports nouveaux, et destinées à faciliter l'intelligence du langage, et celle de la science étymologique ;
- 4°, Un DISCOURS PRÉLIMINAIRE ;
- 5°, Une traduction en français des dix premiers chapitres du Sépher, contenant la COSMOGONIE de MOYSE.

Cette traduction, destinée à servir de preuve aux principes posés dans la Grammaire et dans le Dictionnaire, est précédée d'une VERSION LITTÉRALE, en français et en anglais, faite sur le texte hébreu présenté en original avec une transcription en caractères modernes, et accompagnée de notes grammaticales et critiques, où l'interprétation donnée à chaque mot est prouvée par son analyse radicale, et sa confrontation avec le mot analogue samaritain, chaldaïque, syriaque, arabe, ou grec.

PAR FABRE-D'OLIVET.

PARIS,

1815.



J3377eb/4./

LA

LANGUE HÉBRAÏQUE

RESTITUÉE,

ET LE VÉRITABLE SENS DES MOTS HÉBREUX

RÉTABLI ET PROUVÉ

PAR LEUR ANALYSE RADICALE :

OUVRAGE dans lequel on trouve réunis :

- 1°, Une DISSERTATION INTRODUCTIVE sur l'origine de la parole, l'étude des langues qui peuvent y conduire, et le but que l'Auteur s'est proposé ;
- 2°, Une GRAMMAIRE HÉBRAÏQUE, fondée sur de nouveaux principes, et rendue utile à l'étude des langues en général ;
- 3°, Une série de RACINES HÉBRAÏQUES, envisagées sous des rapports nouveaux, et destinées à faciliter l'intelligence du langage, et celle de la science étymologique ;
- 4°, Un DISCOURS PRÉLIMINAIRE ;
- 5°, Une traduction en français des dix premiers chapitres du Sépher, contenant la COSMOGONIE de MOYSE.

Cette traduction, destinée à servir de preuve aux principes posés dans la Grammaire et dans le Dictionnaire, est précédée d'une VERSION LITTÉRALE, en français et en anglais, faite sur le texte hébreu présenté en original avec une transcription en caractères modernes, et accompagnée de notes grammaticales et critiques, où l'interprétation donnée à chaque mot est prouvée par son analyse radicale, et sa confrontation avec le mot analogue samaritain, chaldaïque, syriaque, arabe, ou grec.

PAR FABRE-D'OLIVET.

PARIS,

1815.

PROSPECTUS.

Tous les savans qui se sont occupés de la langue hébraïque, et qui ont mis quelque force à pénétrer le génie de cette langue antique et célèbre, sont demeurés d'accord, quels que fussent d'ailleurs leur pays et leur culte, qu'elle était perdue depuis très-longtemps; c'est-à-dire que depuis très-longtemps le véritable sens de ses mots n'était plus connu; et que les grammairies et les dictionnaires qu'on avait cherché à faire d'après la seule version authentique du seul livre qui la contenait, étaient fondés sur des principes erronés. Le judicieux Richard Simon, auquel on doit une excellente histoire critique de la Bible, a rassemblé sur ce sujet toutes les recherches qui ont été faites, et toutes les opinions qui ont été émises, et il a prouvé que la perte de la langue hébraïque remontait, d'après la Bible elle-même, qui le montre évidemment, jusqu'à la captivité de Babylone; ensorte que, près de six siècles avant notre Ere, les Juifs eux-mêmes ne comprenaient plus la langue de leurs aïeux, et parlaient une sorte de jargon mêlé de chaldaïque, de persan et de syriaque, dans lequel on était obligé, dans les synagogues, de leur paraphraser le livre de la Loi. C'est dans ce jargon informe, qualifié très-mal-à-propos d'hébreu, et plus tard, enrichi de quelques mots grecs et latins, que sont écrits l'un et l'autre *Thalmud*, et la plupart des livres que les Juifs modernes estiment anciens, tel que le *Zohar* et quelques autres ouvrages cabalistiques connus des seuls Rabbins.

Cette perte d'une langue aussi essentiellement liée à l'histoire de la Terre et sur laquelle reposent tant de souvenirs, a exercé la sagacité d'un grand nombre d'hommes laborieux, à différentes époques, chez différens peuples et parmi diverses sectes. Plusieurs ont fait de grands efforts pour en découvrir les principes constituans, la restituer par leur moyen, et rétablir ainsi ses mots dans leur véritable sens. Non seulement les Chrétiens, mais les Juifs et les Musulmans mêmes, ont rivalisé de zèle à cet égard. Mais c'est en vain que plusieurs d'entr'eux ont consumé leur vie entière à ce travail; aucun n'a pu parvenir jusqu'à ses principes oubliés; et l'édifice qu'ils ont quelquefois élevé avec mille fatigues, manquant de base, s'est écroulé à la moindre secousse. J'ai connu dès longtemps les écueils où ils avaient tous échoué, et je ne me serais point exposé sur une mer couverte de tant de naufrages, si des circonstances particulières ne m'y avaient amené presque à mon insçu. Quoique l'exposé de ces circonstances puisse paraître étranger à ce Prospectus, je crois néanmoins utile de m'y arrêter un moment.

J'avais dirigé d'abord mes études vers un autre objet , et j'étais occupé d'un ouvrage archéologique sur l'histoire de la Terre, lorsque me livrant à des recherches sérieuses sur les langues principales de l'Asie et de l'Afrique, telles que le chinois, le sanscrit, le zend, l'arabe, le copte, etc., je fus conduit à examiner l'hébreu que j'avais connu dans ma jeunesse, de la manière dont on le connaît, c'es-à-dire très-imparfaitement. Cette langue, précieuse sous plusieurs rapports, me fixa alors d'autant plus que je n'arrivai pas à elle comme on y arrive ordinairement par le latin ou par le grec, mais par des langues plus analogues et plus voisines de son berceau. La différence de ma marche à son égard détermina ma manière différente de l'envisager; et ce que tant de savans avaient vainement entrepris de faire, je le fis: je pénétrai ses principes sans effort, et je parvins à définir le sens de ses termes; non par la connaissance des interprétations grecques ou latines, fausses pour la plupart, mais par la connaissance intime de son génie.

Portant alors un regard investigateur sur le monument inestimable que nous ont transmis les Hébreux, la partie du Sépher * de Moïse, appelé vulgairement la Genèse, j'y découvris beaucoup de choses, qui, même sous les seuls rapports moraux ou philosophiques, pouvaient intéresser vivement l'humanité; et je jugeai que, dans ce livre, sorti tout entier des sanctuaires de Thèbes et de Memphis, nous possédions, sans nous en douter, toutes les sciences des antiques Égyptiens. Cette découverte fut pour moi un motif puissant d'essayer de restituer la langue hébraïque, qui pouvait nous en faciliter la connaissance; mais ce ne fut pas le seul: car en convenant avec la plupart de ceux qui se sont occupés de cette matière, que l'hébreu ne différerait pas de l'antique Phénicien, quant à la forme radicale, combien la possession de cette langue ne peut-elle point jeter de jour sur l'histoire de l'Europe, et sur celle des idiomes qui s'y sont successivement formés! Il n'y a personne qui ne sache que les Phéniciens firent autrefois pour cette partie de la Terre ce que nous avons fait récemment pour l'Amérique, c'est-à-dire qu'ils en colonisèrent toute l'étendue des côtes, en policèrent les peuples encore sauvages, leur donnèrent des lois, un culte, des arts; leur apprirent à bâtir des villes, à former des sociétés régulières, et jetèrent ainsi les germes de ces moissons de gloire que recueillirent ensuite les Grecs et les Romains. C'est sur les langues illustrées par ces deux peuples, que se sont modelées toutes celles qu'on parle aujourd'hui en Europe; c'est sur leur littérature que repose toute la littérature européenne. Aussi, point d'instruction publique ou particulière, dans laquelle n'entrent ces deux

* Sépher, en hébreu סֵפֶר, est le nom originel de ce qu'on appelle vulgairement le *Pentateuque*: il signifie proprement LE LIVRE, et tient à la même racine phénicienne que le mot Σοφός, en grec, *sage*, et le mot *Sapere*, en latin, être sage.

langues; point d'enseignement méthodique dont elles ne soient la base principale. Mais ce n'est pas encore assez pour constituer une éducation complète. La langue grecque et la latine, admirables pour les formes oratoires, manquent pour le fond, à la science qui les interroge. N'étant point langues-mères, dans toute la force du terme, elles ne se produisent pas elles-mêmes, ne possèdent pas comme l'hébreu, leurs racines propres, et n'offrent presque jamais que des mots composés dont l'origine est inconnue. Les étymologies qu'elles fournissent aux langues modernes, s'arrêtent toutes au premier degré, se bornent presque toujours à des emprunts vocaux, et n'offrent rien de moral. On peut bien savoir par leur moyen que tel mot français, allemand, espagnol, anglais ou italien, dérive du latin ou du grec; mais pour connaître qu'elle a été la raison de sa formation, et ce qu'il a signifié à son origine, c'est ce qu'on ne peut jamais apprendre que dans le phénicien où se trouve la racine primitive du mot dont on cherche le sens. Or, le phénicien existe tout entier dans l'hébreu: non dans l'hébreu vulgaire, qui est un jargon informe, comme je l'ai dit; mais dans l'hébreu primitif, tel qu'on peut le connaître par l'étude de ses vrais principes.

Ces principes ne sont point difficiles à comprendre; et si la faiblesse de mes talens n'a point trahi la connaissance intime que j'en ai acquise, je ne doute pas qu'une personne studieuse, qui aura vaincu la première difficulté attachée à la lecture des caractères, ne puisse les posséder en six mois au plus. Je crois que l'étude de ces principes peut-être d'une grande utilité pour la connaissance des langues en général, et qu'à ce titre elle mérite d'être admise dans l'enseignement public. Ce n'est que par leur moyen qu'on peut apprendre à voir dans les langues ce qu'elles ont de moral, et dans la science étymologique ce qu'elle a de vrai.

Jusqu'ici on a tiré de l'étymologie peu de services réels; mais c'était moins la faute de la science, que celle des savans qui l'employaient. Forcés de se servir de l'hébreu tel qu'il leur était présenté dans les dictionnaires vulgaires, ils tombaient à chaque pas dans des contre-sens ridicules. Par exemple, cherchaient-ils l'étymologie du nom donné à l'Espagne, ils trouvaient *le Pays des Lapins*, au lieu de *Pays des Mines* *; confondant comme le paysan le plus grossier, un lapin avec un terrier, et un terrier avec une mine. S'agissait-il du nom de Lisbonne; ils le traduisaient par la *Baye aux Amantiers*, au lieu qu'il signifie, par une figure extrêmement hardie et pittoresque, *le Plût-à-Dieu-du-Retour* **! Ce qui cause ici la confusion, c'est que l'aman-

* Espagne, en latin, *Hispania*, du phénicien אישפנה (*ai-Shpanah*) le pays des mines, ou même le pays des trésors cachés, en lisant איספנה (*ai-spanah*). L'Espagne était pour les Phéniciens ce que le Pérou est devenu pour les Espagnols.

** Lisbonne, en latin *Olysippo*, du phénicien הלשוכבה (*ha-li-sübbah*) le Plût-à-Dieu du

dier étant le premier arbre qui fleurit au retour du printemps, était l'espoir du cultivateur ; comme la ville de Lisbonne étant le premier port où les vaisseaux phéniciens relâchaient à leur retour des Cassitérides, était l'espoir des navigateurs. Il me serait extrêmement facile de citer une foule de semblables bévues, commises dans des sujets plus graves et d'une toute autre importance ; mais on les verra dans mon ouvrage avec les preuves qu'il serait trop long de détailler ici.

Ces preuves, dont l'extrême simplicité fait la force, sont irrésistibles, en cela même qu'elles sont tirées de l'essence même de la chose qu'elles prouvent. Ce ne sont point des conjectures, des hypothèses plus ou moins heureuses, des opinions remplaçant d'autres opinions ; c'est la langue hébraïque grammaticalement restituée à l'aide des langues analogues, qui, telles que la samaritaine, la chaldaïque, la syriaque, l'arabe, l'éthiopique, la copte, tiennent évidemment aux mêmes élémens. Quelques personnes en entendant parler de cette restitution, dont le bruit s'est déjà répandu depuis assez longtemps en France, en Allemagne et en Angleterre, ont pensé que c'était à l'aide de la Kabbale rabbinique et des livres de la Gémare qu'elle s'était opérée ; mais c'est une erreur. Je n'ai, en aucune manière, consulté ces livres ; et j'ai même rejeté de mon enseignement, tout ce qui tient aux minuties de la massore. Les points-voyelles, admis seulement pour faciliter la lecture, n'entrent point fondamentalement dans mes moyens. Ces moyens qui sont purement grammaticaux, sont renfermés dans des formes grammaticales, et peuvent être enseignés même aux enfans, en suivant les méthodes ordinaires. Tout ce qu'ils ont de nouveau, c'est de faire considérer les langues du côté moral, au lieu du côté physique auquel on s'est borné jusqu'ici ; en présentant les mots qui les composent, non comme des productions fortuites, ou conventionnelles, mais comme des développemens nécessaires d'un principe moral. C'est le système de Platon opposé à celui de Hobbes : système d'après lequel les mots sont considérés comme le résultat des idées, et non les idées comme le résultat des mots.

Le titre de l'ouvrage indique la marche que j'ai suivie dans l'exposition de mes principes grammaticaux. Ces principes, après avoir fourni les matériaux d'une grammaire, fournissent en se développant ceux d'un vocabulaire radical, où toutes les racines hébraïques viennent se ranger et s'expliquer sans effort. Ce vocabulaire dont la science étymologique s'emparera sans doute, et cette grammaire dont les principes s'attachent à ceux même de

retour. Cette ville était pour les navigateurs phéniciens allant aux Cassitérides ou en revenant, ce que le Cap de Bonne-Espérance est devenu pour les Portugais. Le nom de ces deux ports, donné dans des circonstances semblables, a le même sens.

la parole , composent la première partie de mon ouvrage , avec une dissertation introductive , où j'expose ma pensée sur l'origine de l'hébreu , sur celle du livre de Moïse qui le contient , sur les diverses révolutions que ce livre a éprouvées , sur les versions qui en ont été faites , et principalement sur celle des hellénistes vulgairement appelée la version des Septante. Dans la seconde partie de mon ouvrage , je présente comme une preuve de la rectitude de mon travail , la traduction de ce que j'appelle la *Cosmogonie de Moïse*. Cette cosmogonie est contenue dans les dix premiers chapitres du *Beræshith*. Ces dix chapitres forment comme une décade sacrée , où le Législateur théocratique a renfermé l'origine de l'Univers , celle des premiers êtres , depuis le principe élémentaire jusqu'à l'Homme , leur principales vicissitudes , l'histoire générale de la Terre et de ses habitans. Je n'ai point jugé nécessaire d'en traduire davantage. On sentira facilement en voyant l'immense travail que ces dix chapitres ont entraîné , que c'était m'imposer pour une fois , une tâche assez difficile à remplir.

Le texte hébraïque que je rapporte en original est celui contenu dans la Polyglotte de Paris. J'en ai conservé tous les caractères sans en altérer aucun , sous prétexte de le réformer. J'ai considéré ce texte comme correct , et je me suis bien gardé de m'embarrasser l'esprit du paradoxe tout-à-fait étrange de ceux qui ont prétendu que les Juifs avaient à dessein falsifié les Ecritures. Quand on sait avec quel soin religieux , avec quel scrupule , avec quel excès d'attention les Juifs copient le texte du Sépher , et le conservent , on ne saurait admettre de pareilles idées.

J'ai transcrit le texte original en caractères modernes , pour en faciliter la lecture aux personnes peu familiarisées avec les caractères hébraïques ; et j'ai tâché autant que je l'ai pu , dans cette transcription , d'allier l'orthographe primitive de l'hébreu sans points-voyelles , avec la ponctuation de la mas-sore moderne.

Enfin , il m'a paru convenable , avant de donner la traduction correcte de ce texte , d'en approcher le plus près possible par un mot-à-mot littéral ; qui fît connaître à mes lecteurs la valeur exacte de chaque terme de l'original avec ses formes grammaticales , suivant le génie de la langue de Moïse. Cela était très-difficile ; non à cause de la construction oratoire , qui , suivant constamment la marche directe , s'écarte très-peu de la construction française , mais à cause de la signification des mots , qui , presque toujours métaphorique , et ne se trouvant point renfermée en français dans des termes analogues et simples , exige ordinairement la périphrase.

Pour obvier autant qu'il était en moi à cette difficulté , je me suis résolu à composer deux versions littérales , l'une en français et l'autre en anglais , afin que le mot-à-mot de l'une éclairant le mot-à-mot de l'autre , elles se

soutinssent mutuellement et conduisissent ensemble le lecteur au but désiré. J'ai choisi entre toutes les langues européennes la langue anglaise , comme une des plus simples et celle dont la grammaire , moins sévère , me laissait le plus de facilité dans la construction.

J'ai appuyé ces deux versions de notes nombreuses , dans lesquelles appliquant les principes développés dans ma grammaire , j'ai prouvé la signification donnée à chaque mot du texte original , de la manière la plus forte : c'est là que prenant un à un chacun de ces mots , je l'ai analysé par sa racine , réduit à ses principes élémentaires , décomposé , recomposé et confronté toutes les fois qu'il a été nécessaire , avec l'analogie samaritain , chaldaïque , syriaque , arabe , et même éthiopique et grec.

Ainsi , j'ai préparé la traduction correcte de la Cosmogonie de Moyse , par laquelle je termine la seconde partie de mon ouvrage. J'ose me flatter qu'il était difficile de préparer ce résultat par des moyens plus propres à en démontrer la vérité , de l'asseoir sur des bases plus solides , et d'y arriver après des efforts plus soutenus et moins sujets à l'illusion.

Tel est l'ouvrage que j'ai entrepris et que j'ai terminé. Je l'offre à mes contemporains , rassuré en le publiant par la pureté de mes intentions et l'utilité de mes vues , qui sans doute feront excuser la faiblesse du talent. Cet ouvrage , pour lequel S. Ex. le Ministre de l'Intérieur , a daigné me donner de grands encouragemens , est déjà sous presse , et paraîtra dans le courant du mois de septembre prochain , il sera composé de deux volumes in-4°, d'environ 400 pages chacun ; et son prix sera de 40 francs l'exemplaire. Les personnes qui désireront souscrire , l'obtiendront à 34 francs , et si elles veulent , leur nom sera porté sur la Liste des Souscripteurs placée à la fin du second volume.

La Souscription sera ouverte jusqu'au quinze août 1815 , aux adresses qui suivent :

(L'AUTEUR , rue de Traverse , n. 9 , faubourg St-Germain ;
CHEZ) BARROIS , l'aîné , Libraire , rue de Savoie , n. 13.

Le prix de la Souscription pour les deux volumes est de 34 fr. , et 38 fr. par la poste ; mais passé l'époque fixée pour sa clôture , les exemplaires ne seront plus délivrés qu'à raison de 40 fr. : et 44 fr. par la poste.

L'auteur compte déjà parmi ses Souscripteurs plusieurs savans de distinction ; et le Gouvernement a souscrit pour un nombre considérable d'exemplaires.

L'ouvrage sera imprimé en Caractères neufs et sur très-beau papier , les poinçons des Caractères orientaux ont été gravés exprès par M. Molé sur les Manuscrits de l'Auteur.